

Élisabeth Rigal

PRÉSENTATION

Enseignant charismatique, écrivain exigeant, infatigable traducteur, mais aussi éditeur de livres philosophiques à partir de 1981, Gérard Granel (1930-2000) appartient à cette génération de philosophes français qui secoua le joug de l'académisme, rompit avec les canons de la tradition bien-pensante et mit en échec le spiritualisme à la française. Il fut le premier à saluer les premiers travaux de Jacques Derrida en 1967.

Ce qui, dans cette constellation théorique, fait ce que l'on pourrait nommer (en reprenant un qualificatif que lui-même appliqua à l'œuvre de Reiner Schürmann) son « indomptable singularité » tient à ce qu'il refusa catégoriquement toute forme d'accomodement, et dit toujours haut et fort, sans jamais mettre de gants, ce qu'il avait à dire. À bien des égards, sa position dans le champ contemporain fut celle d'un lutteur solitaire, d'autant que son humour parfois cinglant, nourri par la lecture du *Traité du style* d'Aragon, lui valut quelques inimitiés. Ainsi les husserliens, qui avaient pour la plupart salué sa thèse sur Husserl (cf. *Le sens du temps et de la perception* (1969)), ne lui pardonnèrent pas sa préface à la *Krisis* (1976) qu'il présentait comme un texte « complètement désuet », « pur exemple » de la « paranoïa "théorique" occidentale », et moins encore la façon dont il « salua » le retour de Husserl à la fin des années 80, en formulant la crainte qu'il ne fasse « revivre le pire de Husserl, qui est aussi le plus commode à partager, sous la forme d'un nouveau jumelé du spiritualisme et du scientisme ».

Granel fit ses premières armes dans l'École française de la perception, sous la houlette de Michel Alexandre, et découvrit Heidegger par l'intermédiaire des conférences de Jean Beaufret, quand il était élève à l'École Normale Supérieure. Ses questions, ainsi que la forme même de son questionnement, sont marquées par la lecture de *Sein und Zeit* (texte à partir duquel il se propose de lire l'ensemble du corpus heideggerien). Mais son rapport à Heidegger est un *libre* rapport qui n'est ni celui de l'exégète ni celui de l'historien de la philosophie, comme en témoigne déjà la réaction fort critique qui fut celle de Jean Beaufret à ses « Remarques sur le rapport de *Sein und Zeit* de la phénoménologie husserlienne » (1970).

Si Granel est entré en phénoménologie par Heidegger, sa lecture attentive de Husserl auquel il consacra sa thèse principale le convainquit que les enjeux de la percée heideggerienne ne sont véritablement appréhendables que sur l'arrière-plan des thèses husserliennes et par contraste avec elles, et que, bien que le premier ait réussi là où le second avait échoué, il est néanmoins nécessaire de remettre en chantier certaines questions de Husserl quelque peu négligées par Heidegger : la question de la perception comme forme d'ouverture, celle de la matérialité logique (*i. e.* les « *a priori* » matériaux husserliens), et celle de la « formalité logique » dont il montre, en suggérant qu'il convient de la reprendre sur la base des enseignements du dernier Wittgenstein, qu'elle fut la pierre d'achoppement du husserlianisme et que Heidegger, mais aussi Merleau-Ponty la contournèrent. (Notons que les

présupposés sur le fondement desquels il instruit cette dernière question recroisent assez largement ceux de Jean-Toussaint Desanti dont il découvrit l'œuvre relativement tard, mais avec beaucoup d'enthousiasme.)

De son explication quasi-interminable avec *Être et temps*, Granel a également tiré la conviction qu'il est nécessaire de séjourner plus longuement dans l'analytique de la quotidienneté qu'on ne l'a généralement fait. Selon lui en effet, le jeu du propre et de l'impropre ne nous convie pas à perdre le monde pour nous (re)trouver, comme on l'a assez souvent cru, mais il montre que le *Dasein* ne peut se rapporter à lui-même que sur un mode pratique (« praxique » dans le langage de Granel) et qu'il n'y a d'être-soi possible que par *assomption* de la quotidienneté et de tout ce qu'il y a en elle d'impropre. Dans l'interprétation Granel, appropriation du précompris et compréhension de soi ne font donc qu'un, et le cercle herméneutique nous reconduit *du monde au monde*. De là la possibilité d'une greffe des questions marxiennes sur les questions heideggeriennes, tentée (implicitement) dès *Incipit Marx* de 1969 (cf. *Traditionis traditio*) qui interprète la détermination marxienne de l'athéisme comme « chose secondaire » à la lumière des présupposés du cercle herméneutique, et montre que la façon dont les *Manuscrits de 1844* pensent l'homme sous la figure du producteur vise en réalité à mettre en place une véritable ontologie, et cela, en jouant sur un double concept de production : la production comme production industrielle d'une part, et la pro-duction comme production de la vie, du monde, de la conscience et de l'histoire mondiale d'autre part.

Un peu plus tard, Granel poursuivra cette première mise-en-dialogue en posant les jalons d'une « praxologie » qui recroise, *via* l'Aristote pratique, les analyses heideggeriennes de l'activité soucieuse de l'étant et celles, marxiennes, de l'Être comme pro-duction. Il montrera en outre que l'on peut – et que l'on doit, si l'on veut comprendre l'époque que nous vivons – tisser l'un avec l'autre le motif heideggerien de la technique planétaire et celui du devenir richesse-et-capital du travail dont Marx fit le moteur véritable de la mondialisation. Il faut donc lui reconnaître le mérite d'avoir engagé le dialogue avec le marxisme dont ses « frères heideggeriens » – comme il les appelait parfois, non sans malice – n'ont guère jusqu'ici ressenti la nécessité, et dont Heidegger avait reconnu sur le tard l'opportunité, mais qu'il n'entama cependant jamais, et certainement pas par hasard. Ce dialogue, dont nous n'avons que des fragments et esquisses – car la maladie lui interdit d'écrire le *Marx again* qu'il projetait – aurait à l'évidence pris la forme d'une ré-affirmation de la « finitude essentielle » (dont il fait l'*Urthese* de Heidegger et dont il retrouve une trace dans les textes que Marx consacre à Aristote) face au processus auto-télique de totalisation infinie propre au monde devenu commerce. Il aurait très certainement comporté une « phénoménologie de la marchandise » et mis en évidence les liens qui unissent désormais non seulement les sciences, mais aussi toutes les activités culturelles, artistiques, etc., à la production de marchandises. Et il en aurait appelé, non à la résignation (ou au « résignement » que monte en épingle François Fédier), mais à la résistance ou « entrée en dissidence » – c'est-à-dire à l'écoute des « craquements » imperceptibles de l'époque (notamment des « sursauts du fini » dont Granel craint qu'ils ne soient redoutables) et à la pratique exploratoire de l'écart, si mince soit-il. Car si Granel entendait interroger la réserve d'avenir de la pensée-Marx avec des instruments d'analyse heideggeriens, il a toujours manifesté au moins implicitement ses réserves à l'égard

de la conception destinale de l'historial qui fut celle du dernier Heidegger. Selon lui en effet : « N'est irrésistible que ce à quoi on ne résiste pas ».

L'itinéraire de Granel ne fut, au niveau proprement philosophique, traversé par aucune rupture. Il témoigne au contraire d'une belle obstination qui va toujours dans le sens d'une radicalisation des questions initiales dont les enjeux principaux sont indiqués par les deux derniers textes – « Loin de la substance, jusqu'où ? » et « Monoculture, inculture ? » (1998) – et qui procède par intégration de nouveaux auteurs (après le trio Kant-Husserl-Heidegger lu à la lumière du « commencement » cartésien et de sa déconstruction : Marx, puis Gramsci, et plus tard Wittgenstein, mais aussi Lacan, Léonard de Vinci...), de nouveaux champs d'analyse (peinture, mathématiques, linguistique, économie politique, psychanalyse), et de nouvelles notions-questions (à la question de la perception comme forme d'ouverture vint très vite s'adjoindre celle de la *praxis* qu'il conçut comme une sorte de dual de la première, puis apparurent celles de la « capitalisation entrecroisée de la technique et de la richesse », du populaire dans son irréductibilité au populisme, etc., mais aussi la question de l'irréductibilité de la « symbolique rationnelle » au « perceptif brut » menée le long d'une exploration minutieuse des problèmes spécifiques que soulève « le faire voir dans le langage », la question de l'« archi-formalité de la nature » et de son pur et simple recouvrement par le concept moderne de « nature », etc.)

La vie de Granel connut en revanche une cassure. Alors qu'il avait au départ une solide foi chrétienne et menait une lutte au sein même de l'Église (voir *Traditionis traditio* (1972)), il perdit toute foi au début des années 70 et se mit à combattre « le nouveau règne temporel du spirituel religieux » que l'Église tente d'imposer au monde. Et alors qu'en mai 1968, il avait participé à la manifestation de soutien au général De Gaulle, sa lecture minutieuse du *Capital* et sa découverte de Gramsci dans les années 70 le conduisirent à redéfinir sa position. Ses nouvelles convictions furent parfois assimilées à celles de l'extrême-gauche, assimilation hâtive et donc peu pertinente, mais qui n'en a pas moins le mérite d'attirer l'attention sur la déconstruction systématique à laquelle il soumit les présupposés du libéralisme. Celle-ci le mena à forger l'oxymore de « libéral fascisme » pour signifier que le libéralisme pouvait aussi être l'enveloppe de formes « *soft* » (non immédiatement reconnaissables) de fascisme, et à se présenter lui-même (en citant le fameux « en tout cas, moi je ne suis pas marxiste » de Marx) comme « paléo-marxiste ».

Quant à son œuvre, elle n'est guère catalogable, non seulement parce qu'il ne se laissa jamais embrigader dans une quelconque paroisse de la pensée et que ses libres parcours brassent un réseau très diversifié et fort complexe de questions, mais aussi parce que l'un des enjeux de l'interprétation (non orthodoxe) qu'il propose du « pas en arrière » heideggerien est de montrer qu'il faut redessiner la quasi-totalité des frontières que la philosophie moderne a tenues pour acquises et qui lui ont barré l'accès à toute véritable radicalité. Selon lui en effet, il ne suffit pas de recueillir, comme nous y convie déjà Husserl, les articulations a priori du phénomène, autrement dit d'exhumer la logicité de « type catégorial-intuitif » à laquelle la Tradition a imposé silence au profit exclusif d'une logicité conçue comme « artefact théorique » dans lequel le phénomène est « reconstruit comme un ensemble de natures simples ». Il faut aussi reconnaître que la « logique du perceptif » dont la « difficulté de peindre dénude l'énigme » atteste « l'insaisissabilité de l'être », et que cette insaisissabilité ne

nous reconduit à aucun monde d'essences sauvages à la Merleau, mais ouvre un « jeu de “significabilités” » toujours déjà inscrit dans une constellation existentielle-historiale et investi par ce que Granel nomme « imagerie disante », mais que l'on pourrait aussi bien nommer, dans le langage de celui qui fut son ami de toujours – le poète-philosophe Michel Deguy – « figuration imageante et imagée ». Aussi, pour Granel comme pour Deguy, la tâche d'une véritable *phénénologique* est de « faire voir dans le langage » ce que celui-ci dit en taisant. Tous deux sont en effet convaincus que – formulations de Deguy – « ce qui est paraissant ne va pas sans dire » car le phénomène est *eo ipso* « phénomène-légomène », et que l'œuvre picturale est un « rébus » qui « renvoie au poème [en pensée] un emblème ».

S'il n'y a guère de sens à vouloir cataloguer l'œuvre de Granel, il est néanmoins possible de distinguer en elle, en s'appuyant sur la métaphore des “deux dragons” (“matériel” et “historial”) à laquelle il recourt dans sa « Lecture de “L'origine” » (cf. *Études* (1995)), deux grands chantiers. Le premier est celui de « l'ouvert en son immensité », de l'« inapprochable proche ». Il engage à penser la « formalité du monde », telle que la met à découvert l'« humble *perceptum* », canalise l'ensemble des questions ayant trait à « l'immémorial » (l'a priori) et vise à sortir celui-ci de l'impasse du transcendantal moderne. Le second est celui de l'« archi-politique ». La façon dont Granel le balise présuppose qu'il est un livre qui « interrompt » le cours de « l'histoire européenne-mondiale », « met en crise “l'humanité européenne” [et...] permet de connaître, comme le voulait Hegel, ce qu'il interdit de jamais plus espérer “rajeunir” » (Préface à la *Krisis*), et que ce livre – *Das Kapital* – est un sésame pour quiconque veut penser intempestivement notre aujourd'hui et interroger les possibilités d'avenir qui sont les nôtres.

Mais – et il faut y insister –, dans la perspective propre à Granel, ces deux chantiers s'entrelacent, et leur distinction est, en un sens, seulement formelle. La « kénose ontologique » à laquelle « *Ipse Dasein* » soumet le projet d'ontologie fondamentale de *Sein und Zeit* ne laisse en effet aucun doute sur le fait que ce que Granel nomme « l'ouvert en son immensité » n'a rien d'une origine perdue qu'il s'agirait de retrouver ou d'un fonds abyssal qu'il faudrait exhumer, mais qu'il est (pour le dire dans un langage qui n'est pas le sien, mais celui de Wittgenstein) cela que nous avons toujours sous les yeux, mais que nous avons bien du mal à apercevoir, et plus encore à comprendre. C'est pourquoi, selon lui :

« l'avenir du discours existentiel lui-même dépend d'une attention à cette *formalité logique* régissant imperceptiblement le langage [...] plutôt qu'à une sorte de “pouvoir révélant” grâce auquel le *Dasein* parviendrait *en personne* à être dans l'être même. »

Somme toute, et comme le souligne l'ami qui l'accompagna jusqu'au bout – Jean-Luc Nancy –, Granel voulut dire « l'éclat du monde » *et du même geste*, mener le « combat contre les clôtures et contre les idéaux que cet éclat ne viendrait pas rouvrir sans pourtant dissoudre leurs cernes ». Il le voulut, précise Nancy, avec « ferveur », parfois même « fureur », et il fut « une *figure* au sens fort du mot », mais une figure qui, faut-il ajouter, déranga et agaça parfois considérablement.

À vrai dire, son édition pirate du *Discours de Rectorat* de Heidegger et l'interprétation qu'il a donnée de ce texte (cf. « Pourquoi avons-nous publié cela ? », *De l'université*, 1982, et ici même) semblent avoir été à la source d'une véritable défiance à son égard. En tout cas,

l'hypothèse du « mirement » sur laquelle il fonde son interprétation du *Discours*, en expliquant que la monumentale bévue de Heidegger fut de croire que le « possible essentiel » pourrait se mirer dans une « possibilité réelle » (en l'occurrence, dans le « *Führerprinzip* ») et de tenter « la captation de la politique nazie au profit de la destruction de l'histoire de l'ontologie et de ses conséquences au sein du savoir », n'a été ni réellement discutée ni vraiment prise en compte dans les débats portant sur les rapports de Heidegger au nazisme.

Et, dans le cadre de la nouvelle affaire Heidegger qui secoue l'*intelligensia* française depuis 2005 ((c'est à croire qu'elle souffre d'une maladie cyclothymique non encore identifiée !)), Emmanuel Faye qui ou bien ne sait pas lire, ou bien n'en a plus le temps, trop absorbé qu'il est par ses campagnes médiatiques, n'hésite pas à faire de Granel un apologiste du *Discours*. Il écrit, dans un article publié par *Le point*, le 29 juin 2006 : « des universitaires comme Gérard Granel ont fait l'apologie du *Discours de Rectorat* de Heidegger comme s'il s'agissait d'un texte philosophique, sans voir qu'il est construit autour de la promotion du « nouveau droit des étudiants » qui n'est rien d'autre qu'une législation antisémite ». Ce qui est une accusation aussi injuste à l'égard de son destinataire qu'affligeante à l'égard de son auteur. Je crains en effet que, sous couvert d'une histoire du nazisme qui reste encore à écrire, Faye ne cherche tout simplement à faire à Heidegger, à grand bruit mais à moindres frais, le coup du « chien crevé » que l'Allemagne des années 1870 avait fait à Hegel. Et je crains aussi que lui et ses amis – peut-être même ceux des gardiens du temple qui prétendent faire de leur dieu « l'Irréprochable » – ne finissent par se condamner à être, à l'instar des intellectuels qui tenaient « le haut du pavé dans l'Allemagne cultivée » d'alors, de simples « épigones grincheux, prétentieux et médiocres » et que, de surcroît, ils n'aient perdu le sens de l'honnêteté intellectuelle en même temps que leurs scrupules.

Granel, lui, était en un homme de scrupules qui refusa de poursuivre son cours de morale tant qu'on continuerait à torturer en Algérie. Et la haute idée qu'il avait du travail de la pensée faisait de l'exigence éthique l'exigence *première*. Ce fut *d'abord* au service de cette exigence qu'il mit le formidable talent d'orateur que s'accordent à lui reconnaître tous ceux qui l'ont entendu. Il écrivit, certes, mais il était convaincu que, si la philosophie « étale » des textes dans l'histoire, « *la pensée dans la philosophie*, elle, est de tradition *orale* ». Ses cours furent de véritables exercices de pensée qui enseignaient la rigueur et patience du concept, mais qui cherchaient aussi à transmettre le sens de l'endurance que présuppose le travail en philosophie. Et ils furent des bancs d'essai pour la quasi totalité de ses écrits.

Essayer de remonter en surface cette partie immergée de la pensée-Granel fut la première raison qui me convainquit d'écouter ceux de ses amis qui me soufflèrent l'idée d'un site Gérard Granel. Une autre fut l'obligation que me donnait le devoir de mémoire de réparer certaines injustices ; une autre encore l'opportunité offerte par l'arborescence d'un site de donner une vue d'ensemble et de faire ressortir les traits les plus marquants d'un travail qui, à bien des égards, est demeuré un *work in progress*. (Ce dernier objectif est cependant loin d'être atteint par le site dans sa forme actuelle.) La création d'un site ouvrait en outre la possibilité de poursuivre le débat autour de l'œuvre entamé par *Granel – l'éclat, le combat, l'ouvert* (2001).

Du projet à la réalisation, le chemin fut long et parsemé d'obstacles dont seule l'énergie et la générosité de ses amis, anciens élèves et lecteurs « assidus » permit de venir à bout. Je ne

me risquerai pas à dresser la liste de tous ceux qui ont, sous une forme ou une autre, contribué à l'élaboration du site Gérard Granel, par crainte d'oublier certains noms, mais je me dois de dire qu'il n'aurait pas vu le jour sans la persévérance de deux philosophes qui furent de ses proches – Françoise Fournié et Fabien Grandjean –, et sans la complicité d'un autre lecteur et ami de Granel – le peintre Alain Lestié.